

Dachau, au carrefour des mémoires...

La vie concentrationnaire fut caractérisée par un incroyable brassage de populations ballottées d'un camp à l'autre, qui favorisa des rencontres entre détenus ou au contraire les contraria. Comme à Dachau, où Maurice Voutey arriva le 5 juillet 1944...

Il y a bien longtemps, dans une évocation de mes souvenirs de déporté qui fut publiée ⁽¹⁾, je parlai de mon arrivée en camp de concentration. J'avais écrit que, ce mercredi 5 juillet 1944, au milieu de l'après-midi, ayant vu sur la plaque indicatrice d'une gare de Bavière, le nom de la localité - Dachau - dans laquelle le train stoppait, j'avais su où nous arrivions : Dachau, un des premiers camps de concentration, ouvert par les nazis dans les environs de Munich onze ans plus tôt, je connaissais... Du moins indirectement... J'avais déjà rencontré et retenu ce nom, ayant lu, plusieurs années plus tôt, à la veille de la guerre, un récit des exactions qui étaient commises là ! D'ailleurs, comme en confirmation tangible de cette connaissance abstraite des lieux où le train nous déposait, une corvée de types portant le costume rayé des bagnards, le costume même que décrivait l'article, travaillait sur un des quais : c'était bien à ce Dachau qui ne m'était pas étranger que nous arrivions !

Mon vieil ami Eugène Marlot, qui termina sa captivité dans ce même lieu, après avoir lu ces lignes dans lesquelles j'avais raconté mon arrivée au camp en affirmant que, Dachau, je connaissais, m'avait cherché gentiment querelle. Dachau ! Dachau ! Comment pouvais-je savoir où nous arrivions puisque personne n'était au courant, puisque personne ne pouvait imaginer l'inimaginable ? Piqué au vif par ce reproche, il m'avait été facile de convaincre mon ami de son erreur : un journal dijonnais, *La Bourgogne Républicaine*, le journal même dans lequel il s'était tant investi, avait publié, en août 1939, un long article intitulé explicitement « *L'Enfer de Dachau* ». À tout juste quatorze ans, élève de l'École Primaire Supérieure en vacances, j'avais lu, horrifié par la relation des exactions qui étaient commises par les nazis en ce lieu. Première rencontre dont j'avais gardé le souvenir...

Cinq ans après cette prise de contact indirecte, en ce mois de juillet 1944, alors que le train s'arrêtait en gare de Dachau, tout de cet article lu à la veille de la guerre m'était revenu en mémoire : les détenus en costume rayé, les exactions odieuses des bourreaux SS ; tout et d'abord ce nom de Dachau appris lors de cette première rencontre, en vérité une simple lecture datant des veilles de la guerre.

Au bloc 21, mon camarade Tartavel

La deuxième rencontre avec Dachau fut donc ce 5 juillet 1944. Mais plus seulement au détour d'une lecture ! La réalité ! La réalité concrète ! Avec cet arrêt du train en gare de Dachau, c'était un long périple qui se terminait, un périple entamé à Compiègne le dimanche 2 juillet et qui s'achevait, quatre jours plus tard, sur le quai d'une gare bavaroise. Les conditions en avaient été si difficiles qu'elles valurent d'emblée à ce convoi de déportation le nom de *Train de la mort*. Et que même ceux qui, comme moi, savaient pourtant ce que signifiait le nom de Dachau, étions contents sinon d'arriver là, du moins de descendre des wagons...

Je passe sur les péripéties de notre installation et les brimades programmées qui la marquèrent. Sur la grande place d'appel d'autant plus impressionnante qu'elle était déserte, abandon de nos vêtements personnels - sauf nos chaussures - et de tout ce que nous possédions, portefeuille, montre, bague, briquet, papiers d'identité,

pratiquement terminé leur quarantaine et attendaient d'être affectés à un autre camp en besoin de main-d'œuvre où ils seraient mis au travail ! Nous, novices frais arrivés, devions provisoirement nous contenter des détroques disparates abandonnées à leur entrée au camp par de lointains prédécesseurs. Elles avaient été maculées de grandes traînées de peinture rouge afin de nous dissuader de tenter l'évasion ; nous n'aurions droit aux uniformes rayés frappés du triangle rouge des détenus politiques qu'après notre initiation aux rites en usage. Mais, inattendue rencontre ! Parmi ces prisonniers déjà éduqués du bloc 21 qui nous observent par une fenêtre, mon camarade Marcel Tartavel - devenu le détenu 75022.

Il avait été mon dernier responsable départemental au sein de l'organisation de résistance des FUJP ⁽²⁾ ; avec lui, des camarades, pour la plupart dijonnais de mon quartier : dénoncés alors qu'aux lendemains du débarquement, ils installaient un embryon de maquis aux portes de Dijon, sur les hauteurs boisées qui

Rencontres du camp de Dachau lui-même, par la lecture d'abord, en 1939, puis dans la réalité, en 1944. Furtive rencontre à Dachau de camarades que je ne reverrais plus...

Nous quittâmes Dachau le 22 juillet, pour la vallée du Neckar : là se trouvaient des *Kommandos* du camp de Natzweiler. Je n'eus donc pas l'occasion de côtoyer, à Dachau, d'autres connaissances. Sinon en imagination, après la libération, lorsque j'appris que des proches avaient séjourné là, me succédant en ces lieux ! Car, si j'étais demeuré dans ce camp, que d'inattendues rencontres auraient pu avoir lieu ! D'étonnantes rencontres familiales ! Deux des très proches membres de ma famille, la fille et le père, passèrent successivement par Dachau, après moi...

Jeannine, presque une sœur...

Et d'abord, rencontre qui aurait été la plus étonnante, celle de Jeannine Lejard, ma cousine germaine, fille de Gabriel, le frère de ma mère, très jeune résistante di-



DACHAU, « UNE ESPÈCE DE TROU NOIR » DANS LEQUEL DES DIZAINES DE MILLIERS DE DÉTENUÉS « FURENT HAPPÉS, SOUVENT SANS RETOUR, SE RENCONTRÈRENT, SE CROISÈRENT, SE SUCCÈDÈRENT, SE RECONNUÈRENT OU S'IGNORÈRENT... ».

souvenirs divers, tous les pauvres trésors qui nous rattachaient à la vie... Nus comme des vers puisqu'entièrement tondus et rasés, nos parties intimes badigeonnées d'un liquide corrosif, contre les poux ! Attribution au hasard de vêtements dépareillés... Direction bloc 23. Un des deux blocs dits de quarantaine où étaient parqués les arrivants à qui on allait inculquer les rudiments de ce que serait la routine concentrationnaire : marcher au pas, saluer le moindre SS en retirant son bonnet et en baissant les yeux, s'aligner pour l'appel, se figer au garde-à-vous... Retenir, en allemand, les ordres auxquels nous allions devoir obéir et le matricule qui se substituait à notre identité antérieure : le mien serait 77 518...

Ceux qui étaient arrivés quelques jours avant nous étaient au bloc 21, l'autre bloc de quarantaine. Ils avaient déjà reçu leurs uniformes rayés de bagnards après avoir appris les rituels en usage. De vrais concentrationnaires qui avaient

dominent les vignes de Marsannay-la-Côte ! Capture par les gendarmes français après quelques coups de feu échangés, livraison à la Gestapo... Sauf un camarade de l'École Primaire Supérieure que j'avais engagé dans la Résistance, Calandret : blessé par balle, il avait été conduit par les gendarmes à l'hôpital civil de Dijon, dans un secteur sous surveillance policière française d'où il put s'évader, profitant d'un coup de main de FTP d'un département voisin venus délivrer un des leurs, blessé lui aussi détenu là. Les autres victimes de l'attaque des gendarmes avaient quitté la prison de Dijon deux jours après nous, le 24 juin, sans passer par Compiègne. Un voyage tout banal, presque confortable, très différent de celui qui nous avait conduits à Dachau. Même si le confort était exceptionnel, les cheminements vers les camps étaient variés. Brève rencontre puisqu'ils quittèrent bientôt Dachau pour, nous ne l'apprîmes que longtemps après, la libération venue, le camp de Flossenbürg dont aucun ou presque ne revint.

jonnaise arrêtée à Paris ! Une femme à Dachau, camp pour hommes, et une très proche parente, presque une sœur, de deux ans ma cadette... Arrivée là après un long voyage, bien différent du parcours qu'avait emprunté Tartavel, bien différent de celui que j'avais suivi : pour lui, un transport rapide et quasi confortable, pour moi un horrible voyage de quatre jours, pour ma cousine et ses compagnons une invraisemblable errance de plusieurs semaines... Départ, Paris où elle avait été arrêtée par la Gestapo puis Bordeaux où elle fut conduite pour être interrogée ! Après, déportation ! Un interminable périple suivi par ce qui fut désigné comme le *Train fantôme*. Tous les détenus, femmes et hommes partis de Bordeaux ou de Toulouse, sauf quelques-uns qui avaient pu s'évader, étaient arrivés à Dachau, le 28 août, à peine plus d'un mois après mon départ. Bien sûr, même si j'avais encore été là, à Dachau, à la fin du mois d'août, il était tout à fait improbable que j'aie pu la rencontrer.

Les quelques femmes de ce convoi furent rigoureusement isolées. Dachau n'était pas un camp pour femmes! Jeannine y reçut pourtant le matricule 93 895. Dès le lendemain de leur arrivée, elles quittèrent d'ailleurs Dachau pour Ravensbrück. Encore heureux qu'elles ne soient pas restées là et affectées à ce bâtiment spécial où étaient retenues une poignée de malheureuses contraintes par les SS à se prostituer pour que soient récompensés de leur zèle quelques détenus privilégiés qui recevaient, au titre d'encouragement, un bon leur permettant de satisfaire leurs pulsions sexuelles. Départ de ces détenues le lendemain de leur arrivée, mais la minutie perverse de l'administration SS avait conduit à les immatriculer dans les formes prescrites, les hommes comme les femmes, même si ces dernières ne restèrent que quelques heures à Dachau. Sans doute pour gonfler les effectifs et tirer profit de cette population fugitivement présente. À Ravensbrück, nouvelle immatriculation...

Elle y décéda le 15 avril 1945, à quelques jours de la libération. Elle n'avait pas encore 18 ans.

En raison de l'isolement de ces femmes et de la brève durée de leur séjour, improbable rencontre... Et même impossible

rencontre puisque, changeant de matricule, j'étais alors prisonnier au bord du Neckar. Rencontre imaginaire de deux proches cousins!

Je ne peux pourtant m'empêcher de rêver à ces impossibles retrouvailles...

Après deux rencontres avec les lieux, rencontre au détour d'une lecture et arrivée au camp, rencontre bien réelle de mon camarade Tartavel, rencontre imaginaire avec ma cousine Jeannine!

Rendez-vous manqué avec mon oncle

Mais il arrive que la réalité dépasse la fiction! À Dachau, j'aurais pu rencontrer aussi mon oncle, Gabriel Lejard, le père de Jeannine... La vie dans les camps fut, aussi, un incroyable brassage de populations... Rendez-vous avec mon oncle manqué à Dachau après un autre rendez-vous avec lui, manqué au bord du Neckar: ayant quitté Auschwitz où il était arrivé en 1942 (dans le convoi dit des 45 000), il avait été affecté à Kochendorf. Lui aussi au bord du Neckar à deux pas de la nébuleuse des camps du complexe Neckarelz-Mosbach où j'étais alors détenu! Comme moi, dans un camp annexe de Natzweiler. Une partie

des hommes, transférés en même temps que lui d'Auschwitz via Sachsenhausen, étaient arrivés dans les camps du Neckar où je me trouvais, les autres, dont mon oncle, à quelques kilomètres seulement! Pour un peu, nous nous serions côtoyés là, peut-être sans nous reconnaître... Lorsqu'en mars 1945, devant l'avance des armées alliées, nous avons quitté nos petits camps des bords du Neckar, nous avons pris, lui comme moi, un cheminement conduisant à Dachau. Lui, à pied; moi, par la voie ferrée. Il y eut bien des manières d'échouer à Dachau! J'eus la chance d'être rattrapé en cours de route par l'armée américaine. À quelques kilomètres seulement de mon point de départ! Lui arriva à Dachau sans savoir que son neveu, puis sa fille, l'y avaient précédé. Il y reçut le matricule 149716. Même en pleine débâcle, à la veille de la capitulation, l'administration SS continuait imperturbablement à enregistrer les arrivants... Il ne fut libéré que le 29 avril. Le jour même, un dimanche, où, mon périple achevé, j'arrivais à Dijon.

Si l'on prend en compte les différents cheminements des détenus qui me furent familiers ayant passé par Dachau, quelle diversité de parcours! Pour Eugène

Marlot: Natzweiler puis Dachau; pour Marcel Tartavel: Dachau puis Flossenbürg; pour Jeannine: Dachau puis Ravensbrück; pour son père, mon oncle: Auschwitz, Sachsenhausen, *Kommandos* de Natzweiler et pour finir Dachau; pour moi Dachau puis *Kommandos* de Natzweiler, pour un peu à nouveau Dachau...

Diversité des chemins qui conduisaient à rencontrer Dachau au détour d'une lecture puis en réalité, parfois à se rencontrer à Dachau, parfois à s'y manquer d'un rien, au prix d'incroyables chassés croisés...

Dachau, une espèce de trou noir dans lequel, par dizaines de milliers des hommes – et quelques femmes! – furent happés, souvent sans retour, se rencontrèrent, se croisèrent, se succédèrent, se reconnurent ou s'ignorèrent...

MAURICE VOUTEY

(1) *Prisonnier de l'invraisemblable ou l'extravagance du rêve. Quatre saisons à Dachau et dans les camps du Neckar* (Ed. de l'Armançon, 228 pages, 1995). Disponible à la FNDIRP (19,50 €+ 3,10 € de port).

(2) FUJP: Forces Unies de la Jeunesse Patriotique, la branche « jeune » du Front National (organisation de résistance!).